

**paul morand**  
**mon plaisir...**  
*en littérature*



Extrait de la publication

**idées/gallimard**









*Tous droits d'adaptation, de reproduction et de traduction  
réservés pour tous les pays*

© *Éditions Gallimard, 1967.*

ISBN 2-07-035464-4

Extrait de la publication

La maison de campagne de Pierre le Grand se nommait *Monplaisir* ; ce livre ouvre sur la littérature et ses jardins.

L'auteur n'oublie pas que l'heure présente est à la *joie*, notion nietzschéenne et aristocratique, ou au *bonheur*, idéal socialiste : le *plaisir*, lui, garde...

*l'odeur d'un flacon débouché.*

Tant pis et tant mieux.

Cet accent mis sur le plaisir ne devra pas faire grincer des dents : hommage aux couleurs de la vie et à l'amour qui lui est dû : « *C'est l'ancien hédonisme païen de l'École d'Épicure, écrivait le R. P. Teilhard..., la tendance d'un Paul Morand ou celle d'un Montherlant... pour qui l'idéal est de boire, sans jamais étancher — ou plutôt de façon à augmenter — sa soif, nullement avec l'idée de reprendre des forces, mais par souci de rester prêt à se pencher toujours plus avidement sur toute source nouvelle* » (Sur le Bonheur).

Ces raids dans le passé, ces maraudes dans les bibliothèques, ces notes de lecture, ces souvenirs, ces préfaces, n'offrent ni unité de lieu ni singularité dans le temps ; elles contribuèrent cependant à l'ameublement d'un cerveau qui finirait par res-

sembler à la boutique de *La Peau de chagrin* ou à *Old Curiosity Shop*, l'imprimerie n'y mettant son ordre.

Si l'épicurisme est une foi, ses églises sont naturellement baroques.

Deux autres tomes succéderont à celui-ci : *Monplaisir en Histoire*, puis *Monplaisir en Géographie*.

## « *Les Mille et Une Nuits* »

*A ce moment l'aube se leva ;  
sachant que Schéhérazade  
ne commencerait à parler qu'à la nuit  
le préfacier en profita  
et, baisant le sol devant le roi lecteur,  
il dit :*

*Mille et une nuits.* Pourquoi la nuit ? Parce qu'en Orient, c'est le réveil du corps et de l'esprit, l'instant du travail, l'heure du repas principal, la saison du poète ; la nuit, les animaux vont boire, chasser, aimer, et le conteur d'histoires triomphe dans le temps aboli. Le jour, c'est la vraie nuit de l'Oriental étendu sur l'ottomane, le grabat ou la natte ; le jour, le bazar est fermé et sur les routes les passants sont sourds au klaxon, transformés en somnambules, indifférents au trafic comme les vaches de Bénarès, et plus encore, si le jeûne du Rhamadan y ajoute son abrutissement. En sectionnant les objets, en découpant le temps avec son cadran, le soleil est ennemi du surnaturel ; il rapetisse les géants, sépare les amants, ferme les souterrains. A l'aube, le merveilleux se dissout, les bêtes ne parlent plus, les rois refusent leur fille au portefaix, les croyants doutent, les trésors restent enfouis, les khalifes s'appellent Onassis, et le poète lucubrant éteint sa lampe.

Schéhérazade doit conter, conter à tout prix ; sinon, à la fin du récit, la mort l'attend. C'est la tradition orphique, qu'en écoutant chanter la lyre, les fauves en oublient le dompteur. Image même de l'art d'écrire ; le public dévorera le romancier, qui n'a qu'une façon de s'en tirer : ne pas finir, user du suspense, de la « suite à demain » ; il saisit le bout du filin que lui tend n'importe quel rapport d'ordre, de causalité, de dépendance ou d'analogie ; à défaut de continuité, il assure la continuation de son récit ; ses idées, ses thèmes, ses aventures, il les pousse comme pousse la jungle et dans la jungle le banyan dont les branches en retombant deviendront racines.

« Ce procédé du récit est spécifiquement indien » (N. Eliseieff)..., « procédé rare en d'autres pays » (E. Littmann).

Nous voici donc tout près de l'Inde. Première question à poser au sphinx de l'orientalisme, celle de l'origine des *Mille et Une Nuits*.

Indienne, arabe, iranienne, indo-persane, juive, syrienne, égyptienne ?

Œuvre individuelle ou collective ?

Le terrain a été tellement travaillé, si bien malaxé par les spécialistes, depuis un siècle et demi, qu'un novice doit n'avancer que prudemment. En se subdivisant, le problème se complique : forme et fond, hindouisme et islamisme, originaux et apocryphes, additions et interprétations, confrontation des motifs et des thèmes, comparaison entre les différents manuscrits, versions diverses dans un même volume, dénouements différents de versions semblables, etc. (La précieuse bibliographie de Nikita Eliseieff, dans *Thèmes et motifs des Mille et Une Nuits* — Beyrouth, 1949 — satisfera les appétits les plus exigeants.)

Les *Nuits* semblent dater de la seconde partie du VIII<sup>e</sup> siècle (E. Littmann, dans *L'Encyclopédie de*

*l'Islam*, parle du ix<sup>e</sup>); les orientalistes sont cependant d'accord sur le moment où les *Nuits* prennent leur forme définitive : entre le xiii<sup>e</sup> et le xiv<sup>e</sup> siècle, avec additions tardives, au xvi<sup>e</sup> (N. Elisseieff).

Origine du titre : s'explique-t-elle par le goût des Arabes pour les chiffres impairs ? (avec leur parfum mystique, que kabbalistes et nécromants ont apporté jusqu'à nous); n'est-ce qu'un idiotisme oriental, signifiant simplement un grand nombre (la Citerne des 1 001 colonnes, à Constantinople, les 1 001 mausolées, près de Konia, etc.) ?

Contenu des *Nuits* : *L'Encyclopédie de l'Islam* distingue six genres; cette division pédagogique permet de discerner les lois générales, les caractères fixes et les accidents d'une œuvre probablement collective, touffue, se dispersant en contes de fées, relations merveilleuses, romans d'amours, nouvelles et historiettes, légendes guerrières, fables, récits didactiques ou humoristiques, proverbes et anecdotes, sans oublier les poèmes, intercalés comme ces pistaches délicieuses qui surprennent les dents dans les loukoums de chez Tokatlian.

Origines et localisation de l'œuvre : nous ne prendrons pas la liberté de trancher le débat qui oppose les mânes de Silvestre de Sacy à ceux de von Hammer, de prendre parti dans la dispute qui s'émut, au début du xix<sup>e</sup>; le premier, partisan de l'origine arabo-égypto-syrienne des *Nuits*, le second affirmant qu'elles naquirent aux Indes et en Iran pour être ultérieurement traduites, à l'âge sassanide, sur l'ordre du khalife Al-Mansour, grand-père de Haroun Al-Rachid, les Arabes n'ayant plus que rang de traducteurs (noms persans mués en noms arabes, style fleuri devenant une rédaction prosaïque, zoroastrisme déguisé en islamisme, etc.).

Après ceux de ces célèbres contendants devaient, au milieu du xix<sup>e</sup>, intervenir les débats de Schlegel, de Loiseleur-Deslongchamp et de Gildmeister,

cependant d'accord sur l'hypothèse d'une origine mixte, le fond des *Nuits* étant sanscrit, les interprétations arabes et la rédaction définitive, égyptienne.

D'autres investigations allaient suivre, essais de datations de R. Burton par les montres et horloges, par la présence des armes à feu et de la poudre, du café et du tabac, ou par l'apparition de la syphilis, etc. Découverte du *Hezar-Efiane*, traduction persane d'une œuvre indienne (N. Elisseieff), recherches qui se continuent et se prolongeront longtemps, après nous.

C'est à Galland, naturellement, que nous dûmes la joie inoubliée d'une première rencontre avec les *Nuits*, ce roman des trésors découverts, et qui, lui-même, fut offert à l'Occident comme un trésor longtemps enfoui. De nos parents, avant même de savoir lire, nous avons recueilli, bouche bée, les récits de transports magiques et de voyages merveilleux, par nous digérés aussi facilement que ce *Racahout* des Arabes qui alimentait l'enfance des années 90. Ensuite, lorsque, vers 1900, notre père eut souscrit à la traduction du docteur Mardrus, nos dix ans guettèrent l'arrivée des livraisons par fascicules de *La Revue blanche*, pour y surprendre les plus coupables aspects des contes, enlèvements des beautés dans une malle, entrées clandestines au harem, femmes amoureuses d'un ours, jeunes filles s'offrant aux singes... Dix ans plus tard, notre adolescence devait retrouver cet Orient fabuleux aux *Ballets russes*, au *Sumurun* de Max Reinhardt, à l'Indian Museum de Kensington, au Guimet, au Caire, à Bassorah, lorsque après les voyages de la scène et du musée, eurent commencé pour nous les voyages dans l'espace, sur le tapis magique des premiers trimoteurs Ford...

Pour en revenir à Antoine Galland, secrétaire du marquis de Nointel, l'ambassadeur du roi de France auprès de la Porte, après trois séjours en Orient, il

fit paraître sa fameuse traduction des *Nuits*, entre 1704 et 1712. Galland ramassait objets d'art et manuscrits pour de hauts personnages (dont cet écumeur puritain de Colbert), mais sa trouvaille cardinale, ce sont les *Nuits*; secrétaire d'un intendant en Basse-Normandie, il entreprit à Caen sa célèbre traduction, en même temps qu'un *Coran* et une *Histoire de la Turquie*. Bien que Carlyle refuse l'entrée de sa maison « à ces mensonges littéraires malsains », les traductions des *Nuits* ne séduisirent pas moins le XIX<sup>e</sup> que le XVIII<sup>e</sup> siècle; après Galland, ce furent celles de Pétis de La Croix (1710), de Caussin de Perceval (1806), d'Édouard Gaultier (1824), de Destain (1825), de Trébutien (1828), mais leur succès n'approcha jamais celui de Galland.

Burton, le seul traducteur qui puisse rivaliser avec Galland, fut pour son prédécesseur d'une sévérité imméritée, lui reprochant une mise au goût français, des changements au dénouement, la suppression des vers et de la prose rythmée, des proverbes et épigrammes, des scènes indécentes, de tout ce qui fait « la moelle du livre arabe ». Ici encore, nous ne prendrons pas parti; si Galland nous a d'abord ravis, Burton ensuite nous enchanta.

Retracer la vie de Richard Burton, le plus célèbre traducteur anglais des *Nuits*, le nouveau Galland, n'est pas digresser; c'est revivre, en pleine épopée victorienne, les dites *Nuits* (les digressions font d'ailleurs partie du génie arabe, comme du génie de Balzac et de Proust; elles sont le régal et le vice des vrais amateurs).

Burton fut, non seulement le meilleur orientaliste d'une époque qui se contentait d'un exotisme facile, dont se moquait déjà Musset, avec sa « citerne sous le palmier », mais (avec Burckhardt) il fut le plus grand explorateur de son temps; parlant vingt-huit langues, et l'arabe comme l'anglais, Burton avait toujours vécu en enfant terrible, renvoyé d'Oxford,

tout de suite en guerre avec son pays et avec son milieu. Il commença par servir dans l'armée de la Compagnie des Indes ; des Sikhs, il apprit à faire la guerre et l'amour. Personnage voué aux services secrets, il adorait se déguiser et passer pour un Afghan ; il laissa pousser sa barbe et renonça aux habits européens, tout à la fois bretteur, poète, médecin, psychiatre, très autodidacte, aussi indiscipliné qu'original, il méritait bien son surnom de Rowdy Dick — Richard-le-Bagarreur. Les femmes indiennes, notamment les Afghanes, causaient du souci à l'honorable Compagnie des Indes ; elles assiégeaient camps et casernes, se jetant littéralement à la tête des officiers britanniques. Le général en chef, Sir Charles Napier, voulut approfondir les raisons de cet engouement, qui dégénérait trop souvent en rixes. Burton fut chargé d'enquêter (déjà les services psychologiques de l'armée !). Son rapport concluait de façon inattendue : si les Indiennes cherchaient l'amour, c'est qu'elles étaient frustrées, leurs maris leur préférant les jeunes garçons ; Burton en profitait pour se livrer à une étude détaillée — peut-être trop poussée et de première main — sur les mœurs homosexuelles de l'Orient ; sur ces entrefaites, Napier quitta les Indes, oubliant le rapport Burton, qui s'en alla dormir dans les archives, d'où les ennemis du jeune officier le tirèrent, le moment voulu ; ce lieutenant de vingt-sept ans, un peu mage, pas mal arracheur de dents, ses déguisements, ses disparitions mystérieuses, ses succès féminins inquiétaient ; divulgué, son rapport épouvanta les fonctionnaires de la reine Victoria ; il n'y était question que de pédérastie, de nymphomanie, de maladies vénériennes, de bestialité, de pratiques bizarres de toutes sortes, d'horreurs et d'anomalies monstrueuses, le tout mélangé à un traité de l'escrime à la baïonnette ; malade, Burton se fit mettre

en congé, apprit la fauconnerie et, à ses collègues, préféra l'intimité d'une famille de singes.

Nous le retrouvons bientôt déguisé en pèlerin afghan, en route pour La Mecque ; premier Européen à entrer dans la ville sainte, le récit de son voyage, publié en Angleterre, le rendit fameux en quelques semaines ; ce fut ensuite une expédition au Harar, puis en Crimée, puis au Tanganyika (dont Speke, son compagnon, tira tout le bénéfice). Ayant épousé une Anglaise de haute naissance, aussi pauvre que lui, Burton prit un service au Foreign Office, fut nommé consul à Rio, où il se fit détester par son non-conformisme. Ce T. E. Lawrence avant la lettre « mélange de boucanier, de croisé et de bénédictin », a-t-on dit, traducteur de Catulle et de Camoëns, ne voyageant jamais sans les huit mille volumes de sa bibliothèque (comme ce vizir de Bagdad qui refusait les invitations parce qu'il lui eût fallu quatre cents chameaux, rien que pour ses livres de chevet), Burton finit ses jours au consulat de Trieste.

Ici, nous retrouvons les *Nuits* ; c'est pendant ses loisirs triestins que Burton les traduisit et les publia. Dix tomes reliés en or et noir, tirage limité à 1 000 exemplaires, par souscription. L'Angleterre s'était donné un nouveau Galland ; les amis de Burton : Rossetti, Swinburne, Du Maurier, le portaient aux nues. Triomphe à Londres pour l'unique édition (1883). Lorsque Burton mourut, en 1890, il laissait derrière lui le trésor littéraire le plus singulier, une sorte de nouveau *Divan oriental*, les *Priapées* et *Le Jardin parfumé*, traités de toutes les turpitudes, depuis les rapports sexuels des fellahs avec les crocodiles et le tribadisme des harems jusqu'à un inventaire de toutes les obscénités contenues dans Shakespeare et dans la Bible. Sa veuve (voir l'excellente étude sur Isabelle Burton par Lesley Blanch), certaine d'avoir entendu la voix

d'outre-tombe de son époux adoré lui ordonnant de tout détruire, devait, peu après, brûler ces manuscrits, dont il avait refusé une fortune, et ses notes, plus précieuses encore. Car ce qui fait pour nous le prix de la traduction des *Nuits*, ce sont les notes et singulièrement l'essai terminal, de 340 pages, dont l'étude de 50 pages sur l'histoire de la pédérastie mériterait une translation, où se trouvent résumés toute l'expérience et le savoir d'une vie consacrée au côté le plus ombreux et le moins connu de l'Orient, véritable testament de ce grand écrivain anglais, de ce Sindbad-le-Marin égaré dans le règne puritain de Mrs. Grundy.

L'Orient des *Nuits* a fait place à celui du pétrole ; il a été rejointre celui des épices, celui des sultanes de Favart, des Persans de Montesquieu et des harems d'Ingres. Nous élevons vers lui nos bras, en signe d'adieu, comme Sindbad agite son turban lorsque les flots vont l'engloutir. Nous nous heurtons, comme Sindbad, à des portes fermées ; ce ne sont plus des portes de santal cloutées de girofle, mais des portes d'acier et de fanatisme.

Et pourtant, quand le soleil se couche, à Bassora, les *Nuits* ne sont pas si loin. La marée du chott el-Arab vient deux fois par jour remplir comme une outre son port et ses canaux. Les savants ont eu raison de situer non loin de là le paradis terrestre. Tout est légèreté et douceur dans cette cité des palmes où l'on compte septante variétés de palmiers ; les toits, les murs, le moindre ustensile est fait de palmes ; les rizières et les roseraies offrent le même nacarat violacé, au couchant. Dans les canaux, circulent les noires gondoles que Venise lui emprunta, aussi noires que ses femmes voilées de noir. Dans le port, qui fut l'unique port des khalifes, les *sambocks*, les *dhows*, les *booms* attendent encore Sindbad. Cet Ulysse oriental, revenant à notre époque, retrouverait d'autres ogres, d'autres monta-

gnes d'aimant, d'autres oiseaux *rokh*, dont l'œuf a la taille d'une coupole de mosquée. Plus au nord de l'Euphrate, les *Nuits* ne rentreraient pas moins dans leur cadre naturel, car derrière les derricks de Kirkuk, ce sont les mêmes montagnes bleu de turquoise morte qui annoncent l'Iran, ce sont les mêmes toits en pain de sucre, d'argile cuite, qui abritent les mêmes Kurdes. Plus bas, en Transjordanie, à Petra, le décor aussi est intact ; dans cette étape de la route de la Soie, secrète et chicanée comme un terrier, où les caravaniers nabathéens cachaient les précieuses cargaisons venues des Indes, après quelque trois cents transbordements, au fond de ces cavernes et latomies, la voix du conteur ne serait troublée par aucune émission. Même lever de rideau nous offre la mer Rouge avec ses grèves de corail blanc semblables à des cervelles pétrifiées, ses coquillages de nacre verte et ses conques à pourpre ; et, au désert du Sinaï, les sources continuent d'être aussi rares que lorsque les voyageurs reconnaissants leur offraient un poème. Seule Bagdad nous offense la vue ; est-ce là le Soleil de l'Islam, nous demandons-nous en montant dans le train, en installant dans le wagon notre sac de couchage en peau de chèvre... Où sont ses vieillards à barbe teinte, ses porteurs d'eau philologues, ses poètes de la cour abbasside, son pavement mouillé d'eau de rose ?

« Une nuit où le khalife ne pouvait dormir, il fit appeler Schéhérazade. » Que pourrait-elle désormais lui raconter ? Réussirait-elle à distraire son maître de tant de nouveaux soucis, la misère des plus riches, la colère des plus sages, les contrôles policiers, les séquestrations, les tortures, les murailles de Chine et le plus vénéneux des champignons, celui dont la fumée monte dans le ciel, à lui faire oublier un Orient sans sagesse, un Occident sans force, un monde sans bonheur ?



## Sur les « Lettres persanes »

Sous la perruque d'un président à mortier, il y a souvent place pour du carnaval. Montesquieu, du Parlement de Bordeaux, offre un divertissement oriental à ses idées, leur fait enfiler des pantalons à la turque ; il applique la Loi aux autres, mais subit celles de la mode : odalisques, houris, harems, hantent son époque. Le futur président a bien de l'esprit, et le montre. Une trentaine d'années auparavant, La Bruyère écrivait : « Un magistrat allait, par son mérite, à la première dignité ; il était homme délié et pratique dans les affaires ; il a fait imprimer un ouvrage moral, qui est rare par le ridicule. » Montesquieu n'a cure de ces traits acérés : les *Lettres persanes* ne sont, heureusement, pas tout à fait morales, et rarement ridicules ; plus charmantes qu'originales ; c'est un bordeaux, mousseux comme du vin de Champagne, mais encore fruité sous sa poussière et mis en bouteille au château.

Le jeune cadet du Parlement de Bordeaux ôte sa perruque ; le voici en bonnet de coton blanc, un échalas sur l'épaule, dans son parc à l'anglaise de La Brède ; il médite son roman : les aventures d'un Persan à Paris. Ce ne sera pas un roman ; un vrai roman s'écrit avec ce qui nous manque, avec ce qui nous fait souffrir ; Montesquieu ne sait pas ce que c'est que souffrir : « Je n'ai jamais eu de chagrin

qu'une heure de lecture n'ait dissipé. » C'est avouer qu'il n'a jamais eu de chagrin, cet « ami de presque tous les esprits, cet ennemi de presque tous les cœurs<sup>1</sup> ».

Dans son futur grand magasin juridique, les *Lettres persanes* ne sont que le rayon des jouets ; épicurien sérieux, libertin surveillé, Montesquieu y manie l'irréligion, la lèse-majesté, l'anticolonialisme et la liberté de tout penser, mais ces explosifs ne sont vendus qu'en petits pétards par le magistrat qui écrira : « Ne touchez aux lois que d'une main tremblante. » Objectif, tolérant, équitable, Montesquieu restera toute sa vie, à Paris comme à La Brède, un franc-maçon-conservateur ; et son héros persan, un libéral.

Le R. P. Desmolets, ayant pris connaissance du manuscrit des *Lettres persanes*, le referma, avec ces mots : « Ce sera vendu comme du pain. » En effet, dès qu'elles parurent, tout le monde s'en écria d'admiration. « On fut d'abord ivre des Lettres » (Voltaire à Vauvenargues, en 1743).

Publiées anonymement, et en Hollande, ce paradis des « libertins d'esprit », les Lettres ne furent pas plus avouées que reniées par leur auteur. Dans ses *Quelques réflexions sur les Lettres persanes*, Montesquieu devait dire, plus tard. Les libraires mirent tout en usage pour en avoir des suites, ils allaient tirer par la manche ceux qu'ils rencontraient : « Monsieur, disaient-ils, je vous prie, faites-moi des *Lettres persanes*. »

Montesquieu avait des ancêtres ; son livre aussi. Il se prétend l'inventeur de la satire politique ; c'est oublier Bonaventure des Périers, Rabelais, Montaigne, Marot, Calvin, toute l'âpre revendication du XVI<sup>e</sup> siècle. Par contre, quelle postérité : *Lettres d'Amabed*, par Voltaire, *Lettres chinoises* du mar-

1. *Mes Pensées*, par Montesquieu, la Pléiade, p. 981.



# idées



littérature



philosophie



sciences



sciences humaines



idées actuelles



arts



chroniques

## paul morand: mon plaisir... *en littérature*

Poussez la porte de ce livre, vous voici chez Morand, dans le bureau perché au-dessus d'un escalier de meunier où il n'écrit que pour le plaisir. Il reçoit, entouré de quelques-uns de ses pairs, le duc de La Rochefoucauld, le prince de Ligne, et puis Valéry Larbaud, Claudel, Barbey d'Aurevilly, Cendrars, Proust... Il joue avec eux à un jeu qui fait fureur et qui s'appelle la littérature. Il les écoute, leur renvoie la balle, les peint en quelques coups de crayon. Espérez-vous rencontrer Simenon ? Il est là, mais Cocteau est absent, sans doute en retard. Bernanos et Céline se parlent dans un coin de la pièce. Dernier arrivant, le surintendant Fouquet, précédé par Maupassant. Quand vous tirerez la porte derrière vous, en vous écartant pour laisser passer Giono et Beaumarchais, vous connaîtrez un peu moins mal certains des amis de Morand, mais c'est surtout Morand que vous connaîtrez mieux, plus grave que l'image toute faite d'un homme pressé. Pressé mais attentif. A Giraudoux il a consacré les pages les plus nombreuses et les plus tendres de ce recueil. Giraudoux est mort et Morand le célèbre devant la jeunesse : "Jeunes gens, jeunes filles, venez ici prendre sur les rayons de la bibliothèque les livres de Giraudoux, lisez-les avant de commencer à vivre et aimez-le comme il vous a aimés."

photographisme j. sassier  
d'après photo léna

Extrait de la publication

ISBN 2-07-035464-4

A 35464



catégorie

5